

Les dernières nouvelles de l'Atacora - N° 58

Sylvie, Rodolphe et Balthazar sont venus trois semaines au Bénin en février 2017. Un voyage bien rempli, avec une escale de trois jours dans la Pendjari, beaucoup de rencontres et d'échanges avec nos amis Bétamaribés (les Sombas) et, pour finir, quelques jours à l'auberge de Grand Popo, devant l'océan... et quelques verres de rosé bien frais. Ils nous livrent ici leurs réflexions.

Bénin, terre de contrastes... et laboratoire de l'utopie réaliste

L'Afrique équatoriale, on ne connaissait pas. L'action humanitaire, on en parle souvent dans nos boulots car dans l'Ouest les initiatives foisonnent. Mais quand on est tout petit face à l'immensité des besoins comment faire ? De l'intention à l'action, il y a un pas qu'il faut savoir franchir, sans s'enliser, en observant, en contournant les obstacles. Car le chemin est comme les pistes de la brousse sur lesquelles nos amis chauffeurs nous ont menés pour rejoindre les écoles des villages, avec une formidable habileté à déjouer les pièges.

Là où notre esprit cartésien nous inciterait à renoncer, ils avancent, vaille que vaille, et s'adaptent. L'immédiate évaluation du terrain, des situations, forgées par l'expérience, c'est le talent également de nos pilotes de l'association, Marie et Philippe. Voilà ce que ce voyage dans l'Atakora à leurs côtés nous a appris. Respect. Avec les personnes volontaires, françaises et béninoises, des choses avancent. Doucement, doucement, c'est vrai. "Nous sommes dans l'utopie réaliste". Philippe résume par cette formule tout le travail patiemment accompli quand il nous voit faire les yeux ronds devant les complexités béninoises.

A chaque nouvelle année scolaire, il faut remettre l'ouvrage sur le métier, mettre au parfum les jeunes enseignants fraîchement débarqués (et qui n'ont pas forcément le désir de s'éterniser dans ces villages si éloignés de la ville). Les directeurs (verra-t-on des directrices un jour ?) ont un rôle prépondérant.

L'association doit composer avec leurs personnalités. Il en est qui font leur métier d'enseignant avec conviction, au service des enfants, et d'autres plus attachés au statut social que leur confère la fonction, qu'au devenir de leurs écoliers. Eux seuls peuvent convaincre les parents de ne pas renoncer trop vite à la scolarité de leurs enfants. Les tout petits, dès 5 ans, sont nombreux dans les écoles. Puis, étrangement, les effectifs fondent en CM1 et CM2, deux classes importantes pour consolider leurs bases en écriture et lecture.

Les grands désertent les bancs de l'école parce qu'ils sont aux travaux des champs. Ils ne l'ont pas choisi. Comment laisser la porte ouverte à ceux qui ont le goût d'apprendre et voudraient continuer l'école? Le projet d'équipement solaire pour apporter l'électricité dans les écoles est une réponse. Des enfants pourraient venir faire leurs devoirs le soir et les enseignants préparer leurs cours, nous a expliqué Félix, le directeur de l'école de Tagayé, très favorable au projet. Et si les livres de la bibliothèque de l'association, répartis cette année dans chaque école, sont ainsi consultés également hors du temps scolaire, tant mieux. Ce serait le signe que l'école (bâtisse qui est le bien commun des villageois, seul et unique édifice public) peut aussi remplir d'autres fonctions, comme un lieu culturel, sur la base du partage des savoirs. Utopique? L'avenir nous le dira.

Emmanuel nous a bien convaincus sur l'agro-écologie qu'il pratique dans la tenue maraîchère de l'association. Que son savoir se transmette aux jeunes via les jardins pédagogiques, formidable ! Inspirés par leurs échanges réguliers avec nous, les enseignants feront peut-être de même, en cherchant à adapter l'école à son environnement, en osant expérimenter, sortir du cadre positivement.

Sylvie Hrovatin et Rodolphe Delaroque, adhérents novices

.../...

A Natitingou avec Balthazar, 10 ans

"Vous allez au Bénin avec votre fils de 10 ans ?!" Oui, cela ne nous a pas fait peur. Certainement moins qu'au médecin du centre des voyageurs du CHU de Nantes qui nous a prescrit toute la panoplie de vaccins disponibles. Les recommandations pleuvaient, Balthazar les a suivies à la lettre, suscitant l'étonnement lorsqu'il demandait avant de caresser le chien de la maison : "Je peux le toucher ? Il n'a pas la rage..." Seul pépin, un coup de chaud qui l'a mis sur le flanc une journée. Bref, il se porte comme un charme et au fil des jours, sous le soleil de l'Atakora, rafraîchi par l'Harmattan, le spectre des maladies s'est dissipé.

Balthazar a grandi, au propre comme au figuré. Comme nous, cette expérience africaine l'a mûri. Et sans effort puisqu'il n'y a pas de barrière de la langue avec les Béninois (du moins ceux qui ont pu aller à l'école). De sa journée en classe de CM1 avec les élèves de Tagayé, il est revenu content comme d'une journée ordinaire à son école nantaise. Les jeux à la récré, plein de camarades, la partie de foot à la pause déjeuner, c'était super !

Avec comme copain David, le neveu d'Alphonse, ça roulait. Les deux compères se sont retrouvés quelques jours plus tard à dormir ensemble dans le tata, se chuchotant des histoires dans la chambre en terre coiffée d'un chapeau de paille. David venait de nous montrer avec d'autres jeunes du village les danses traditionnelles Somba. Balthazar lui confiait qu'il danse aussi, à Nantes, le hip hop. Cette danse moderne, issue des cultures urbaines, intègre toutes sortes d'influences et se pratique aussi en version afro. Balthazar a une jeune prof d'origine camerounaise. Du coup, il a dansé à Koubérépou. Ce qui au départ était un jeu (façon *battle*) pour passer le temps entre gosses pendant la réunion/palabres des adultes, a vite attiré l'attention des mamans. Du chant, des rythmes frappés avec les mains, tout le monde encourageait les danseurs improvisant au milieu du cercle et riait à gorge déployée en voyant ce petit blanc qui donnait la réplique sans complexe, avec une gestuelle inspirée des danses africaines. Un beau moment d'échange.

Balthazar s'est partout senti très à l'aise (parfois trop peut-être, habitué à parler librement aux adultes, ce que ne font pas les enfants béninois) et n'a pas eu une seule fois le blues de son confort européen. Il ne veut plus manger la pâte ou le riz qu'avec les doigts ! On s'en remettra.

Sylvie et Rodolphe, parents de Balthazar

